

BIENNALE 1973

Une sorte d'ironie objective fait que s'est terminée à Alger la Conférence des pays non-alignés à peu près au moment où s'ouvrait à Paris cette 8ème Biennale. Biennale qui, selon son nouveau mode de fonctionnement, éliminant sections nationales et sélections officielles, élimine du même coup, pour la première fois de son histoire, ces pays, justement, que les autres années on avait tant de mal à cacher, je veux dire à "caser". Qui ne se souvient de ces malheureux Sénégalais, à moins qu'ils aient été Ivoiriens, Turcs ou Maghrébins, venant naguère pleurer dans le giron du Commissaire qu'on les eût relégués dans un coin obscur, loin des audaces et des brillances de notre Occident ? Et c'était vrai, avouons-le. On en avait un peu honte : toutes ces peintures maladroites, laborieuses, singeant avec dix ans de retard nos abstractions lyriques, nos tachismes et nos lumino-cinétismes ; ça rompait le rythme, gâchait le plaisir, faisait fausse note. Des élèves si dociles : on en venait à douter de la valeur de l'enseignement. Sans parler de la sélection de l'URSS et de son imagerie pieuse, pauvre mais toujours bien mise : où la fourrer dans cette Biennale dédiée à ce que l'on fait de mieux et de plus jeune dans l'art d'aujourd'hui ? Comme s'il fallait vendre à la Tour Montparnasse de ces frusques qu'on continue d'acheter dans nos campagnes à l'enseigne "Au Gagne-Petit", dans ces magasins, justement, qui vous ravissent quand il arrive qu'on en trouve encore un, avec ses hauts carreaux mal joints, sa peinture écaillée, son carillon à trois notes, et en vitrine, ses calicots, ses tabliers de couil et ses chemises en pilou.

L'art dans les sociétés post-industrielles

Cette année donc, pas de pilou. Seulement des contrefaçons. La vieilleries, mais devenue poétique, à la façon Rimbaud. Et d'autant plus éclatante que, précisément, on reste entre nous. Sans gêne donc. Entre gens qui ont tous lu, chaque mois, *Artforum*, *Art news*, *Flash Art*, *Data*, *Art Press*, *L'Art Vivant*, parlant le même langage et sachant

de quoi il s'agit quand il est question, comme ici, d'avant-garde. L'URSS n'étant plus représentée et le tiers-monde étant absent, l'art d'aujourd'hui dans le monde, c'est l'art des pays-alignés. Un art aligné. Alors, il conviendrait d'abord de changer l'énoncé du propos de la Biennale, ne plus dire : "L'art d'aujourd'hui dans le monde" mais dire : "L'art d'aujourd'hui dans les sociétés post-industrielles"

Un tel art, que peut-il encore signifier ?

Rappelons en effet — tant pis pour les truismes — que ce que nous entendons par art, depuis un siècle et demi ou deux, c'est-à-dire depuis que l'art, grâce au phénomène du musée imaginaire, s'est détaché de ses attaches séculières et sociales pour conquérir sa liberté, son autonomie, sa finalité et je ne sais quoi encore, cet art-là est une notion admise tant bien que mal — à vrai dire plutôt mal à en juger d'après son audience — par une petite minorité de gens et totalement ignorée du reste de l'humanité (qui n'ignore pourtant pas l'art pour autant).

Parler de cette forme d'art, comme d'ailleurs parler de "musée" à un Africain, par exemple, c'est risquer beaucoup d'incompréhension. Non seulement parce qu'économiquement, cet art tel que nous l'entendons, activité sans fonction, finalité sans fin, suppose au-delà de la force immédiate de travail, un résidu, une épargne, une provision de force impensables, mais encore parce que, culturellement, un tel art, conçu comme une activité distincte des autres occupations quotidiennes et laissée à un petit groupe de spécialistes qu'on appelle "les artistes", ne veut pour lui rien dire. Enfin peut-être parce que la notion d'art telle que nous l'entendons suppose une visée historique particulière, un rapport particulier à l'historicité — celui qui nous fait croire implicitement à un progrès de l'art, incarné par le jeu des avant-gardes — qu'ignorent encore ces sociétés sans histoire.

Alors, précisément, parce que la 8ème Biennale évite cette fois les confrontations avec les cultures étrangères et se referme sur sa propre idiosyncrasie, remarquons qu'elle installe les contradictions en son sein propre, à l'intérieur d'elle-même. Disons :

— C'est la première Biennale sans contestation de nature politique. Phénomène déjà visible à Cassel. L'art ne sert à rien qu'à lui-même. Il ne débouche sur rien que sur lui-même. Il ne dit rien que les règles de son propre fonctionnement. (Les tableaux d'*Equipo Crónica* ne suffiront guère à nous contredire). Mais en même temps, cet art ainsi rendu à lui-même, sans visée autre que sa propre démarche, devient soudain (redevient ?) un art inquiétant, dérangeant, problématique.

— C'est la première Biennale qui joue aussi franchement le jeu des avant-gardes. Du nouveau à tout prix, et de la chair toujours plus fraîche. Le rythme s'accélère et devient épuisant. A peine les "découvertes" de la 7ème Biennale sont-elles digérées et Cassel

intégré qu'on propose de nouveaux noms et de nouveaux produits. Il y a inflation galopante. On ressert en fait les mêmes billets, mais avec des surcharges énormes. On raffine sur le je ne sais quoi et sur le presque rien. Aussi bien voit-on pointer cette fois le commerce d'art, jusqu'alors fort discret. Le nom d'un directeur de galerie d'avant-garde parisienne apparaît à la commission technique et au service des ventes dans le même temps qu'une revue, d'avant-garde elle aussi, semble patronner, sans légèreté, toute la manifestation. (1)

Dans le même temps cependant que la Biennale, dans ses formes, valorise (dans tous les sens du terme) le jeu des avant-gardes, elle apparaît à l'inverse, dans son contenu, tourner le dos au futurisme, mimer la régression, vouloir singer les sociétés sans histoire.

(1) Apparition du privé qui coïncide avec le déclin des fonds publics : on sait que le Conseil Municipal de Paris a réduit considérablement les crédits de la Biennale. Si on avait la place, on publierait les délibérations de ce Conseil à l'issue de la 7ème Biennale, histoire de rire un peu. En tout cas, ce mélange du privé et du public préfigure ce que sera vraisemblablement Beaubourg sur une vaste échelle.